

Le 11 juillet 1964, Maurice Thorez meurt sur le bateau qui le mène en Union soviétique pour quelques jours de vacances. Le 21 août 1964, Palmiro Togliatti meurt en Union soviétique où il passait ses vacances. Formidable coïncidence chronologique et géographique. En cette année 1964, qui est aussi celle du limogeage de Khrouchtchev, disparaissent les dirigeants des deux plus puissants Partis communistes européens. PCF/PCI, les frères ennemis: leur histoire ne serait qu'un long conflit à peine interrompu par quelques années d'eurocommunisme. Historien, enseignant à l'université de Paris-I et à Sciences-Po, Marc Lazar (1) croise et compare ces deux histoires de deux communismes.

**LIBERATION. L'usage est d'opposer le PCF, «fille aînée de l'Eglise communiste», au PCI, parti rebelle, indépendant. Vos recherches viennent casser ce bel antagonisme.**

MARC LAZAR. Je suis un peu irrité par des réflexions politiques et des études scientifiques qui mettent toujours en avant l'idée d'une opposition primordiale, innée, permanente entre le PCF et le PCI. Il y aurait un «bon» Parti communiste italien et un «mauvais» Parti communiste français. Le PCI aurait toujours eu une stratégie indépendante de Moscou; il aurait été totalement critique par rapport au mouvement communiste international; et il aurait été un parti d'intellectuels... Ces aspects existent mais doivent être fortement nuancés.

**LIBERATION. Le PCI n'a-t-il pas rompu très tôt avec Moscou, ce que n'a jamais fait le PCF?**

M.L. Non, il n'y a jamais eu véritablement de rupture, seulement des prises de distances. Et le PCI l'a payé très cher dans les années 80. La volonté de ne pas rompre totalement les liens internationaux l'a toujours emporté, même si les relations entre PCUS et PCI ont été par moment très dures. De même, le PCI ne s'est pas livré à une analyse très approfondie du fonctionnement interne du système soviétique. Il demeure sur cette question un non-dit, un non-pensé. Lorsque le système s'écroule, il se retrouve tout nu, comme le PCF.

**LIBERATION. 1956 est une année charnière. Les deux partis, français et italien, ne commencent-ils pas alors à diverger?**

M.L. Effectivement. Jusqu'en 1956, les vies parallèles dominant, les ressemblances l'emportent sur les différences. Mais on peut déjà distinguer, côté italien une petite musique. Dès 1944 le PCI fait entendre quelques dissonances. Il a déjà une conception du parti différente, un rapport aux autres forces politiques, une grande habileté manœuvrière et tactique qui est l'œuvre extraordinaire de Togliatti. Ces divergences ne feront que s'amplifier à cause de la crise du mouvement communiste international.

**LIBERATION. Les deux personnalités de Palmiro Togliatti et Maurice Thorez ne résument-elles pas les spécificités de chacun des partis?**

M.L. Bien sûr, ces figures renvoient à la composition différente des deux groupes dirigeants et c'est une explication fondamentale des similitudes et des différences entre PCF et PCI. Togliatti, c'est un peu le *Vicomte pourfendu* d'Italo Calvino. C'est un homme tiraillé entre des exigences différentes; celle de sa fidélité à l'URSS —qui

demeurera jusqu'à sa mort en 1964. Et, de l'autre côté, cette extraordinaire capacité politique à comprendre que le communisme italien doit s'insérer dans une réalité qui est autre. C'est cette tentative permanente —fascinante— qui singularise le PCI par rapport au PCF.

**LIBERATION. Togliatti l'intellectuel, Thorez le mineur. Ne retrouve-t-on pas ce clivage entre les deux partis ?**

M.L. On oppose le parti ouvrier, que serait le parti français, au parti d'intellectuels que serait le parti italien. C'est plus complexe puisque le PCI a été un très grand parti populaire, ouvrier et paysan. De plus, dans les années 70, le PCF, par l'attraction qu'il avait auprès des classes moyennes, a eu la possibilité de rénover complètement son appareil. Or il y a eu blocage de la direction. Ce qui me frappe le plus, c'est que le PCI pense la politique, «*fa la politico*», disent les Italiens. Pas le PCF. L'influence de Gramsci est immense, et Togliatti l'utilise. Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de Moscou, le PCI a besoin d'une autre légitimité qu'il trouve dans Gramsci.

**LIBERATION. Comment expliquer ces blocages, propres au Parti communiste français?**

M.L. Par la rencontre qui s'est réalisée dans les années trente entre un parti bolchévique révolutionnaire et de larges fractions de la société française. Jusqu'en 1958, le PCF est un parti puissant: il n'a pas de raisons de changer.

**LIBERATION. Georges Marchais tente tout de même au début des années 70 une rénovation...**

M.L. Mais il y a sans arrêt des tentatives de ce type, dès l'affaire Casanova-Servin, puis avec Waldeck- Rochet, puis lors des premières années Marchais. Or ces tentatives tournent court car les dirigeants comprennent que toute transformation passera par une remise en cause complète des fondements mêmes de l'identité communiste française.

**LIBERATION. Vous étudiez la banlieue rouge et l'Emilie-Romagne. Comment les deux partis gèrent-ils ces territoires?**

M.L. La banlieue rouge c'est une catégorie, le monde ouvrier: le PCF va à partir de ce monde construire une véritable mythologie qui l'empêchera de comprendre les transformations des années 60 et 70. En Emilie-Romagne, la structure sociale est plus diverse, faite de paysans, de métayers, de journaliers agricoles, et d'ouvriers. Le PCI va servir là de parti de la modernisation industrielle. C'est grâce à lui que les métayers vont former ces petites et moyennes entreprises qui sont aujourd'hui à la conquête du monde. Le PCI a épousé totalement ce mouvement... jusqu'à ne plus servir à rien.

**LIBERATION. Un PCI qui se dissout dans la société, un PCF qui reste «extérieur»: ne retrouve-t-on pas là deux cultures politiques nationales?**

M.L. Oui le PCF veut rester extérieur aux formes de la démocratie française, il joue de cette survalorisation du conflit propre à la vie politique française. En Italie, sous les apparences du conflit, existent des tentatives permanentes de médiations. C'est une tradition politique, appelée «transformisme», qui veut que la majorité tente par tous les moyens d'associer l'opposition à ses actions. Togliatti pensait pouvoir passer

outré. Le PCI est finalement tombé dans les filets tendus par la Démocratie chrétienne. S'intégrant au jeu politique, il a perdu sa spécificité. Cette acculturation est symbolisée par le «compromis historique».

### **LIBERATION. Aujourd'hui le PCF est marginalisé, et le PCI disparu...**

M.L. C'est l'image de «la girafe et l'incorruptible ». A l'instar de la girafe, Togliatti décrivait le PCI comme un animal inclassable. Le PCF, c'est Maurice Thorez disant: «Nous sommes comme Robespierre, incorruptibles. » Il y a un parti qui divorce de la société, le PCF. De l'autre côté, le PCI a recherché l'hybridité, a voulu épouser la société jusqu'à se diluer dedans. Le PCI a perdu jusqu'à son nom. Mais au moins tente-t-il aujourd'hui sous une autre forme une nouvelle aventure.

Recueilli par François BONNET

(1) Marc Lazar, Maisons rouges. Les Partis communistes français et italien de la Libération à nos jours. Aubier- /Histoires. 420 pages, 150 F.